

L'or Noir, de Théo Mahintach (5^{ème} B)

Durant les vacances d'été, j'ai passé quinze jours chez Papi Joseph. Au début, on s'amusait bien dans les bois, à faire des chasses aux trésors, mais depuis deux jours il pleut et je m'ennuie terriblement. Papi me dit : « Tu sais, je suis certain qu'en allant au grenier, tu pourras peut-être trouver un trésor. Tiens prends cette clé ».

En montant dans le grenier, je me suis rapidement pris au jeu en découvrant une vieille malle où en déballant mille vieilleries, je tombe sur un livre manuscrit : « Journal de Bord de Clothaire Bôndois»....Bôndois, comme Papi ? Mais lui, il s'appelle Joseph. Intrigué, j'ouvre le livre pour le lire :

« Je m'appelle Clotaire Bôndois et dans quelques mois, le 27 Novembre 1858, je fêterai mes 15 ans, mais hélas sans ma mère. Mon père est capitaine sur un bateau à hélice, la canonnière Avalanche. C'est grâce à lui que j'ai pu faire des études supérieures et rentrer au collège Prytanée. Mes professeurs apprécient ma précision, mon assiduité et mon éloquence. Mes camarades disent de moi que je suis triste et ennuyeux comme un croquemort car je n'aime pas leurs blagues et leurs bavardages. Les filles aiment mon uniforme de militaire, mes cheveux noirs, mon corps musclé de soldat (enfin apprenti pour le moment) et surtout mes yeux noirs mélancoliques. Ma mère dit que je suis mélancolique parce que je suis amoureux, mais c'est faux. C'est juste que chaque fois que mon père part, il me manque et j'ai peur de ne plus le voir. Et pourtant dans quinze jours, je vais infliger la même chose à ma mère.

Hier, mon père est rentré au Prytanée pour me voir. J'étais à la fois surpris et heureux comme quand à la Saint Nicolas je recevais une boîte de confiseries et de sucreries.

- Mon fils, j'ai reçu l'ordre de l'empereur de partir le plus rapidement possible vers le port de Tourane. Sais-tu où cet endroit se trouve ?
- Oui père, il se trouve dans la mer de Chine du Sud, dans le protectorat français d'Annam. Notre professeur nous a parlé du sort des missionnaires il y a 5 ans....Tu vas partir longtemps ?
- Tu veux dire « on », car j'ai reçu l'autorisation du Général [Rigault de Genouilly](#) de t'embarquer avec moi comme aide. Ce sera ta récompense pour tes brillants résultats et ton baptême de feu. Nous levons l'ancre dans 17 jours. Prépare tes affaires.

A ces mots, j'étais fier et heureux. Je me jetais dans les bras de mon père, qui fut surpris par cet élan d'affection non militaire. « Maintenant, le plus dur sera de l'annoncer à ta mère » me dit-il.

Et j'avoue que voir ma mère s'effondrer comme un enfant en larme, à cette nouvelle, fut plus dur encore que je ne l'avais pensé. Mais elle eut le courage de m'aider à préparer mes affaires et même de venir au port nous accompagner. Avant de monter à bord, ma mère me glissa une petite statuette dans la main. « C'est Saint Christophe, le saint protecteur des voyageurs » me dit-elle avec une voix tremblante et les yeux brillants de larmes.

Le 13 Juillet 1858, je suis monté sur l'Avalanche, pour une traversée qui devrait durer environ 70 jours.... ».

J'ai dû interrompre ma lecture parce que la lumière devenait trop faible dans le grenier. J'ai descendu en cachette le livre dans ma chambre car je ne voulais pas partager ma découverte avec mon imbécile de grand frère.

Après le repas du soir, je suis vite monté dans ma chambre pour poursuivre la lecture.

« ...Le voyage est très difficile, bien plus que ce que je pensais. La première chose que j'ai comprise, c'est que je n'aurai pas droit à des traitements de faveur de la part de mon père et pire encore, que l'équipage se méfiait de moi. Les tâches étaient dures et me faisaient mal au départ, mais à chaque fois que je me sens triste ou dépité, je serre contre moi St Christophe et ça m'apporte une vague de bonheur comme quand mère me serrait dans ses bras.

19 Août 1858 : nous allons d'ici ce soir doubler le cap de Bonne espérance à la pointe de l'Afrique. Un jour, j'aimerai explorer ce continent et ses gens de couleurs. Mes professeurs me disent que ces sauvages se promènent à moitié nu et n'ont aucune pudeur.

12 Septembre 1858 : nous retrouvons enfin la terre ferme. Le port de Tourane est très loin de ce à quoi je m'attendais. Il n'y a aucune installation digne de ce nom, ni embarcadère. Tout juste un pont où nous avons dû débarquer à tour de rôle avec des canots. Nous sommes immédiatement amenés à notre campement. On affecte à mon père et moi (en tant que son aide), un petit appartement. Pendant qu'il se lave, je prends le temps de défaire ses bagages et de préparer sa tenue. Soudain la porte s'ouvre et je découvre une jeune fille de race jaune. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un de cette race. Ses cheveux sont très longs, noirs et très raides. Sa peau est plus cuivrée que vraiment jaune. Mais le plus étonnant est pour moi son visage. Elle a un nez aplati et des yeux noirs en amandes et étirés, de sorte qu'on a du mal à les voir clairement.

« Bonjour, lui dis-je. Mon nom est Clotaire et toi ? »

Soudain je réalise l'absurdité de ma demande. Elle ne doit rien comprendre à ce que je dis et je ne sais même pas si ces gens ont un prénom. Je recommence cependant à nouveau en pointant ma poitrine.

« Moi Clotaire, puis en pointant sur elle mon doigt. Toi ? »

Toujours pas de réponse, mais je vois les yeux de la jeune fille s'illuminer de malice. Elle dissimule son visage derrière son chapeau conique et je l'entends clairement rigoler. Je ne vois pas bien ce qu'il y a de drôle dans ma question. Mon père choisit ce moment pour faire son apparition dans la pièce.

« Bonjour Capitaine. Mon nom est Cao Minh et on m'envoie pour vous souhaiter la bienvenue ».

Cette phrase était sortie sans encombre de la bouche de la jeune fille. Elle savait donc parler Français et avait dû me trouver bien idiot.

« Bonjour Cao Minh, répondit mon père. Je te présente mon aide Clotaire. Clotaire, je te présente la jeune guide que les missionnaires ont eu la gentillesse de mettre à notre disposition pour la période de notre présence à Annam. Je dois me rendre

auprès du Général. En attendant, profite pour visiter la ville avec Cao Minh, vous semblez avoir le même âge. Rendez vous à 18h30 à la messe des officiers. »

Et nous voilà avec ma guide à remonter une piste le long de la rivière qui doit nous mener vers ce qui semble être la ville.

« Comment se fait-il Cao Minh que tu saches parler Français ? Lui demandé-je pour engager la conversation.

-Pardon de ne pas t'avoir répondu directement tout à l'heure, mais une jeune fille de mon âge ne doit pas parler à un jeune homme comme toi, sans avoir été présentée par un des parents, me répondit-elle. Les frères missionnaires m'ont trouvée un jour devant leur porte, il y a 17 ans ; je suppose que ma famille m'a abandonnée car ils ne pouvaient s'occuper de moi. Depuis ce sont les Frères qui m'ont appris à parler Français et aussi à prier Jésus. »

En l'écoutant j'étais abasourdi. Non seulement par son courage car elle semblait décrire son abandon sans haine et rancœur envers sa famille, mais aussi parce qu'elle devait avoir 17 ans...elle donne pourtant l'impression d'en avoir à peine 13 ou 14 compte tenu de sa taille et sa morphologie. Un peu gêné par cette différence d'âge, je tourne mon regard vers la rivière.

Je découvre alors un spectacle étonnant. Au bord de la rivière, montée sur des pilotis en bambou, une plateforme portant une cabane, elle aussi en bambou. Près de cela, le bateau le plus étrange que j'ai jamais vu. Il ressemblait à une noix creuse faite de feuilles et de bambous tressés. Et à bord, un homme, torse nu, jetant dans la rivière, un filet de pêche. Puis remontant lentement son filet, il décroche de minuscules poissons.

« Cao Minh, il va faire quoi de ces petits poissons ? lui demandé-je.

-Il va mettre ces poissons dans une barrique en bois avec du sel et laisser pourrir, me répondit-elle. Puis tu presses et tu récoltes le jus pour faire du Nuoc mam qu'on mange avec les aliments. C'est très bon », se sent elle obligée d'ajouter devant ma mine dégoûtée.

Comment ces gens peuvent-ils manger pareille horreur ? Elle doit se moquer de moi. Quel être civilisé aurait envie de manger des aliments trempés dans de la pourriture de poissons ?

« Tu veux goûter ? me demanda-t-elle

-Pourquoi pas ! » m'entends-je lui répondre alors qu'au fond de moi je n'ai aucune envie de mettre cela dans ma bouche. Je me sens obligé de lui répondre positivement car je ne veux pas la rendre triste.

Elle m'amène alors un peu plus loin vers une cabane au bord de la rivière. Sur place, sur un feu fait avec des bouts de bois, une vieille dame si courbée qu'on comprend alors le poids de l'âge, fait cuire à la vapeur, au dessus d'une marmite noire, une sorte de pâte transparente. A côté d'elle, une jeune fille de notre âge, utilise cette pâte refroidie et devenue plus solide, pour créer un rouleau entourant salades, diverses herbes et une crevette. Elle trempe alors son rouleau dans une sauce

brunâtre devant elle et croque dedans. Sans hésiter, je fais de même. Finalement c'est très loin de l'idée effroyable que je me faisais du goût « pourri ». Je ne peux pas dire que j'ai aimé, mais au moins, je n'ai pas vomi devant Cao Minh.

24 Septembre 1858 : Ce matin nous partons visiter le col de Hải Vân sur la route de la cité impériale de Hue. Bien que cette visite, long périple de plus de quinze jours, soit loin d'être une simple promenade, mon père me donne non seulement son accord mais aussi m'aide à organiser le voyage. Nous voilà donc partis à dos de cheval. La route se dessine tel un cobra au combat, sans cesse oscillant entre une mer turquoise et une montagne couverte d'un manteau rarissime de végétation exotique. Moi qui jusqu'alors me plaignais de la chaleur infernale de la plaine, je dois reconnaître qu'elle commence à me manquer terriblement.

29 Septembre 1858 : Parti à nouveau sur la route escarpée, je ne voyais devant moi qu'une masse indistincte de montagne, noyée sous une couche très dense de brumes. J'avais la sensation que bientôt cette masse très blanche et cotonneuse, allait être à portée de main. Et soudain, sans m'en rendre compte, je me suis retrouvé sous un soleil éblouissant, de l'autre côté des nuages. Sous mes yeux s'épalaient tout ce que le seigneur a pu créer de couleurs. Devant moi une route brune sinueuse menant vers une terre éblouissante de nuances vertes. Plus loin la mer, une étendue infinie de calme, reflétant avec un amour maternel, tous les tons jaunes du soleil, les bleus et blancs du ciel et tous les tons verts de la terre en union parfaite. Ô ami, le croiras-tu ou pas, le spectacle indicible de ce paysage me fit venir des larmes de joie. Et je sentis soudain, que je serrais fort contre mon cœur, la statuette de St Christophe et la main de Cao Minh.

Sans retirer sa main de la mienne, Cao Minh me conduisit vers une petite habitation. Elle me proposa de commander une boisson pour nous réchauffer. Un petit garçon, nous apporta une tasse contenant un épais liquide noir et chaud. L'odeur est très forte mais pas désagréable. Il me semble reconnaître le café que j'ai pris une fois lors d'une réception au Prytanée. Je pris donc une gorgée pour me réchauffer...pour m'étouffer aurais-je du dire. C'est un étrange liquide à mi chemin entre la chicorée, la réglisse et le beurre fondu. Mes yeux sont rouges de larmes tellement ce goût est fort...mais paradoxalement agréable.

« *Anh không thích cà phê không?* Dis le garçon avec de la curiosité dans la voix -*không biết anh ta là người Pháp.* Lui répondit Cao Minh avec une pointe d'amusement.

-C'est quoi ce truc que tu viens de me faire boire ? Ne me dit pas que c'est encore à base de poissons ! demandai-je suppliant à Cao Minh.

-Non, c'est du café, répondit-elle

-Euh, je n'ai pas souvenir d'un tel goût. Il vient de quel pays ?

-Mais d'ici bien entendu, veux tu voir les champs ?

-Bien entendu...je n'ai jamais vu de champs de café. »

Pas très loin de notre café, Cao Minh me fait découvrir un petit champ où poussent des arbres portant sur chaque branche, d'étranges grappes de fruits ressemblant à des cerises sans queue ou des troènes rouges. Cao Minh m'explique que chaque jour, les femmes passent dans ce champ pour ramasser un à un les fruits les plus mûrs,

puis les mettent dans des bacs d'eau pour les laver, afin de les mettre à sécher. A la fin, on obtient un grain vert. Ce dernier est ensuite cuit et devient plus ou moins noir.

30 septembre 1858 : il est temps pour nous de rebrousser chemin vers Tourane. Je suis triste et je sens la même tristesse dans la voix et les yeux de Cao Minh. Ces moments rien qu'à nous étaient des instants magiques et je commence déjà à pleurer à l'idée du jour où je vais devoir laisser Cao Minh et lui faire mes adieux.

05 octobre 1858 : De retour au camp, mon père me réclame dans ses quartiers. Je suis surpris par le ton officiel de cette demande, avant de me rappeler que je suis ici en tant que son aide de camp et non son fils.

« Clotaire, prépare l'ensemble de nos affaires, nous devons lever l'ancre dans dix jours pour notre retour. M'annonça mon père dès mon arrivée dans ses quartiers.
- Oui mon capitaine, répondis-je avec un peu plus de sécheresse et d'amertume dans ma voix.

-Qu'y a-t-il « Aspirant » ? Lança sèchement mon père en insistant sur mon grade.
-Rien papa, excuse moi. J'avais la tête ailleurs et je t'avoue que je me suis beaucoup attaché aux gens de ce pays, lui répondis-je laconiquement en évitant de dire clairement mes sentiments naissants pour Cao Minh.

-Tu n'es pas heureux à l'idée de rentrer au pays pour ton anniversaire ? Voir ta mère ne te fait pas plaisir ? Puis rajoutant sur un ton plus doux et avec une pointe d'ironie et de complicité dans ses yeux : Et pense aussi à aider ta camarade Cao Minh, puisqu'avec l'accord des pères, nous allons la ramener en France pour lui permettre de poursuivre ses études »

A ces mots, je me suis jeté dans ses bras avec des larmes dans les yeux. Pour une fois, j'ai senti mon père répondre à cette étreinte sereinement et il me chuchota à l'oreille : « Va vite la retrouver, les pères ont déjà dû la mettre au courant ! ».

« Et n'oublie pas d'envoyer une lettre pour ta mère pour la prévenir de notre retour. Tu vas lui dire quoi ? Que tu as découvert une mine d'or ? » Rajouta en riant mon père.

En pensant tour à tour à la sauce de poisson, au café et surtout aux yeux et cheveux noirs de Cao Minh, je lui répondis :

« Oui papa, mais pas n'importe quel or...de l'or noir ».

J'ai hâte de présenter mon pays et ma mère à Cao Minh.